

La CORRIDA voudrait voir porter la torture codifiée du taureau aux sommets de l'Art et de la Culture, soutenue en cela par la loi, les politiques et les media.

La corrida fait obstacle à l'amélioration du sort de tous les animaux.

Le taureau est un paisible herbivore qui n'attaque jamais l'homme mais fuit devant lui. Il ne devient agressif qu'isolé de ses semblables et enfermé dans une arène où coups et blessures l'incitent à se défendre. La corrida est l'affirmation brutale que l'animal, même domestique, n'a aucun droit et que, contre lui, l'homme peut tout se permettre, y compris de le torturer à mort pour se distraire. Tant que torturer des bêtes à mort sera un divertissement vanté par les media, il paraîtra encore plus normal de maltraiter des animaux pour des impératifs économiques (élevage intensif) ou pour la recherche médicale.

Une école de sadisme

Un cheval, un bovin souffrent-ils autant que nous ? Réponse : évidemment, oui ! Une simple piqûre d'insecte suffit à les faire bondir. La réaction des bovins au trident, la réaction des chevaux à l'éperon et au fouet révèlent la vive sensibilité de ces animaux à la douleur.

Le sadisme, dans une corrida, ne vise pas seulement les bêtes : les spectateurs exigent des taureaux redoutables, chahutent les toreros prudents, révélant ainsi leur désir inavoué de voir des hommes étripés.

La nature humaine comporte une agressivité qui, si elle n'est pas éduquée, maîtrisée, peut dégénérer en sadisme. Or la corrida ne se contente pas de banaliser la violence, le sang, la torture, le meurtre : elle les glorifie, les élève au rang de la culture et des beaux-arts. Elle exalte, entretient, fortifie le sadisme.

Une corrida de toros (dite aussi corrida formelle) c'est le supplice de 6 taureaux torturés, jusqu'à ce que mort s'ensuive, par trois équipes de toreros.

Chaque équipe est appelée cuadrilla et se compose de 6 hommes. Chaque taureau affronte donc 6 hommes à la fois :

- Le "matador de toros" (tueur de taureaux) appelé aussi "espada" ou "diestro" ou "maestro".
- Les « picadors" appelés aussi "piquero", juchés sur de gros chevaux et armés d'une longue pique
- Et enfin trois "peones" qui manient alternativement la cape et les banderilles.

Six hommes armés, longuement entraînés et agissant de concert contre une bête seule, novice et ignorante de tout, c'est ce que certains appellent un combat loyal, à armes égales

C'est le supplice de 6 taureaux, l'un après l'autre torturés à mort.

➔ **Premier acte : le "tercio" de pique**

Quand la bête sort du toril, si elle n'a pas été préalablement affaiblie par des manœuvres frauduleuses (cornes coupées, drogues, maladies, etc...) les hommes n'osent guère se frotter à elle.

Ils se contentent d'agiter leurs capes pour provoquer le taureau de loin et se réfugient, dès qu'il charge, derrière la barrière en bois protectrice qui entoure l'arène. Pour rendre l'animal toréable, il faut commencer par l'affaiblir. C'est le rôle du picador qui entre alors en piste. Leurs montures sont de lourds chevaux de trait cuirassés par un caparaçon à l'épreuve des cornes mais qui ne le protège que très partiellement.

En cas de chute, il lui sera quasiment impossible de se relever, devenant par conséquent une "proie facile" pour le taureau.

Il provoque l'attaque du taureau et, pendant que celui-ci s'efforce de soulever et de renverser le pesant groupe équestre, le picador, avec sa longue pique, inflige au taureau une large et profonde blessure dans la région du garrot (entre les épaules).

Si la bête est invalide (ce qui devient fréquent de nos jours), après le premier coup de pique, le picador reçoit l'ordre de se retirer. Si, au contraire, le "fauve" est jugé redoutable, il peut recevoir jusqu'à 7 coups de pique et même davantage. La base de son cou est alors en charpie.

C'est à coups de tête qu'un taureau se bat. Le blesser à la base du cou, c'est le désarmer. Après ce "châtiment" (c'est le terme officiel) l'animal épuisé par la lutte, les blessures et le sang perdu risque de "s'éteindre" c'est-à-dire de ne plus se battre, ce qui mettrait fin au spectacle, à la grande déception du public qui en veut pour son argent. C'est pourquoi le picador cède alors la place aux peones armés de banderilles.

➔ **Deuxième acte : le "tercio" de banderilles**

Les banderilles sont des harpons à manche de bois. L'homme, tenant un harpon à chaque main, provoque, du geste et de la voix, la charge du taureau puis, esquivant la bête, il cloue les 2 banderilles sur le garrot déjà blessé par les piques. L'opération se répète.

Chaque taureau reçoit ainsi 3 paires de banderilles.

Pourquoi des harpons ? Pour que l'arme, une fois enfoncée dans la chair, ne puisse pas s'en détacher. A chaque mouvement de l'animal, les banderilles se balancent, remuant chaque fer dans chaque plaie. D'où une vive douleur, sans cesse renouvelée. Rendu furieux par cette souffrance continuelle, le taureau, bien qu'affaibli par ses blessures, se jette sur le leurre tendu par ses torsionnaires, multiplie les charges, brûlant au combat toutes ses réserves d'énergie.

Quand on ne le juge pas assez combatif, on lui applique des banderilles noires, plus longues et donc plus douloureuses. Autrefois, aux taureaux "mansos" (trop pacifiques) on n'hésitait pas à infliger des banderilles enflammées dont les brûlures étaient destinées à rendre l'animal fou furieux.

En stimulant ainsi la bête pour mieux l'épuiser, on la prépare pour le dernier acte : la mise à mort.

➔ **Troisième acte : "le tercio" de mort (dit aussi de muleta)**

Les "peones" cèdent la place à leur chef d'équipe : le "matador" (mot qui signifie tueur). Il est armé d'une épée et d'une muleta (morceau d'étoffe rouge) avec laquelle il attire et dirige les charges du taureau. A mesure que la bête s'épuise, ses charges se font de plus en plus courtes. Quand l'homme juge que sa victime est à bout de forces et qu'elle est bien placée, il lui fait baisser la tête en lui présentant la muleta au ras du sol et lui plonge son épée dans le garrot, ce garrot déjà martyrisé par les piques et les banderilles.

L'homme n'étant pas beaucoup plus grand que la bête, il ne peut planter son arme verticalement, mais selon un angle de 45 degrés environ par rapport à l'horizontale. La lame ne peut donc jamais atteindre le cœur. Au mieux, elle tranche de gros vaisseaux sanguins près du cœur, ce qui, par hémorragie interne, provoque la mort en quelques minutes.

Mais souvent, l'arme ne pénètre qu'à demi ou, mal dirigée, sort par le flanc. Souvent aussi elle transperce un poumon. La victime semble alors vomir son sang et meurt asphyxiée. Quand le premier coup d'épée ne tue pas assez vite, un peon se glisse derrière le taureau et, d'un geste vif, retire l'épée. Il la rend au matador qui recommence la mise à mort.

Il n'est pas rare que des taureaux reçoivent ainsi 5 ou 6 coups d'épée et souvent plus ! C'est fréquemment le cas dans les novilladas, corridas où s'affrontent de très jeunes taureaux et des "matadors" débutants, plus ou moins maladroits.

Dans tous les cas, un coup de grâce est donné à la nuque, pour sectionner la moelle épinière, avec une épée spéciale (descabello) ou un poignard (puntilla).

Entre l'entrée en piste de chaque taureau et la sortie de son cadavre, il s'écoule environ 20 minutes. Une corrida dure deux heures. Il paraît que cette succession de supplices constitue le plus beau spectacle du monde. Vous et nous ne comprenons rien à la beauté !

Il existe autour de la corrida formelle des spectacles que nous pourrions qualifier de "corollaires" ce sont :

- **Les novilladas piquées** : leur déroulement est analogue à celui de la corrida. Les animaux plus jeunes (moins de 4 ans), appelés "novillos" sont torés par des aspirants matadors dits "novilleros" qui n'ont pas encore reçu l'"alternative" donc pas autorisés à pratiquer la corrida formelle.
- **Les novilladas non piquées** : utilisent des bovins encore plus jeunes, pour des apprentis toreadors. Comme leur nom l'indique, il n'y a pas d'intervention des picadors.
- **Les becerradas** : font intervenir de jeunes veaux (moins de deux ans), également sacrifiés (banderilles et mise à mort). Les tueurs en sont, la plupart du temps, les élèves des écoles de tauromachie. Dans les trois cas ci-dessus les animaux sont quand même torturés et mis à mort.
- **Les tientas** : sont une sélection des vachettes pour tester leurs aptitudes à donner naissance à des "toros bravos". Les jeunes vaches sont soumises à la pique. Celles qui chargent et font preuve d'agressivité sont retenues comme futures reproductrices. Les autres iront à la boucherie. Les tientas se déroulent essentiellement dans les arènes des éleveurs. Ces derniers en font la plupart du temps un spectacle payant.
- **Les capeas** : sont des simulacres de corrida pour jeunes apprentis et jeunes bovins. Il n'y a pas de mise à mort, elle est simplement simulée.
- **Les festivals taurins** : ne respectent pas les règles de la corrida formelle. Ce sont des démonstrations de plusieurs matadors et / ou novilleros qui "combattent" des taureaux de 2^o, voire 3^o choix et sont peu prisés des "aficionados durs". Ces festivals sont, pour la plupart, vendus au bénéfice d'associations caritatives, ce qui permet à la tauromafia de se donner un brin de respectabilité en tentant de se moraliser. Les tauromaniaques sont en effet conscients de la large réprobation occasionnée par ces spectacles cruels. Il est utile de préciser que les matadors torturent et tuent gratuitement. Promotion sanglante oblige !
- **La corrida à cheval ou corrida de rejones** : comme la corrida pédestre, la course de rejones se déroule en 3 tercios, c'est-à-dire en 3 actes.

1^{er} acte : le tercio de pique

En pénétrant dans l'arène, le taureau est confronté à un cheval très agile, monté par un homme vêtu à la mode andalouse.

Le cavalier tient à la main une arme appelée "rejon de châtiment". C'est un long manche de bois prolongé par une lame de poignard. L'ensemble a l'aspect d'un javelot.

Le cavalier, provoque la charge du taureau en galopant vers lui. Le cheval, dressé à cet effet, esquive de justesse le coup de corne et, pendant que les deux bêtes se frôlent, l'homme en profite pour clouer son arme entre les épaules du bovin.

Un rejon est conçu pour se casser en deux : la lame reste enfoncée dans la chair tandis que le caballero emporte le manche dans sa main.

A la fin du premier tercio, le taureau porte, fichées entre les épaules, 2 ou 3 lames d'acier longues de 15 cm. Il saigne beaucoup et chaque pas qu'il fait est un supplice.

2^{ème} acte : le tercio de banderilles

Comme expliquée plus haut, cette phase est extrêmement douloureuse pour le taureau supplicié.

A la fin du 2^{ème} tercio, le pauvre animal est hérissé de banderilles et épuisé tant par les courses-poursuites que par ses blessures et le sang perdu.

3^{ème} acte : le tercio de mort

Si les rejonnes de châtiment utilisés au premier tercio sont terminés par des lames de poignard, les "rejonnes de mort", eux, ont une lame d'épée. Pour exécuter l'animal blessé, le caballero a droit à 3 rejonnes, donc à 3 essais. Après quoi, si le condamné vit encore, le cavalier doit mettre pied à terre pour l'achever ou laisser cette tâche à un autre torero.

Remarques

Les toreros à pied passent pour des héros qui risquent délibérément leur vie. Aucun risque de ce genre dans la tauromachie équestre : **servant de boucliers aux cavaliers, ce sont les chevaux qui prennent les coups de corne**. Ces accidents sont rares au cours du spectacle car ne s'y produisent que des chevaux bien dressés mais au cours du dressage, qui dure des années, les blessures sont probablement fréquentes. D'ailleurs, pour épargner leurs montures, qui coûtent cher, les rejoneadores n'affrontent en général que des taureaux aux cornes sciées.

La corrida portugaise dite aussi forcados

Les forcados (dits aussi mozos de forcado ou pegadores) sont des toreros portugais. Ils agissent en équipe, sous la conduite d'un chef appelé "caporal".

Leur rôle est d'immobiliser le taureau selon des règles précises, la plus connue étant la "pega de cara".

Cet exploit serait bien difficile à réaliser avec un animal en pleine possession de ses moyens. C'est pourquoi les forcados n'interviennent qu'à la fin d'une "tourada" (course de taureaux portugaise), une fois que le taureau a été blessé et épuisé par un "cavaleiro" (torero portugais monté sur un cheval agile et bien dressé). Ce cavalier emploie comme armes des "farpas", banderilles portugaises plus longues, plus lourdes, plus douloureuses que celles des toreros espagnols. La course portugaise est une monotone répétition des mêmes gestes. **L'animal supplicié ne tarde pas à être hérissé de banderilles qui se balancent à chacun de ses mouvements, remuant chaque fer dans chaque plaie.** C'est seulement quand le taureau est à bout de forces, épuisé par les poursuites, par ses blessures et par le sang perdu que les forcados interviennent.

Une publicité mensongère prétend parfois que la corrida portugaise serait une tauromachie "propre" parce qu'elle ne comporterait pas de mise à mort. En réalité le taureau est trop gravement blessé pour pouvoir resservir dans une autre corrida. Aussi est-il aussitôt achevé après le spectacle.

Ne nous laissons pas duper par une étiquette hypocrite !

Elevage de taureaux dits de "combats"

Le taureau dit de corrida n'est pas un bovin à part avec un "génomique de l'agressivité". Il dispose du même nombre chromosomique (à savoir $2n = 60$) que les autres bovidés domestiques. L'aurochs est certainement leur parent commun.

Afin d'avoir un taureau sur mesure, les éleveurs, dits ganaderios, sélectionnent ou croisent les différentes races : Avec les tientas, où un picador agace des vaches pour tester leur "bravoure". Les plus hargneuses serviront de "vaches de ventre" ; les autres seront engraisées pour la boucherie.

Quand un taureau est gracié (cas extrêmement rare), il servira de géniteur, si, bien évidemment, il arrive à survivre à ses blessures (cas encore plus rare).

Loin de sauver le taureau comme le prétendent les aficionados, les éleveurs sont coupables d'un sinistre écologique avec la perte d'au moins 80 % du potentiel génétique initial et une consanguinité excessive à force de sélections.

En outre, des maladies comme la tuberculose ou la fièvre aphteuse n'ont rien arrangé à la situation.

La diminution de l'étendue du territoire qui lui était jusqu'alors réservé a amené les éleveurs à nourrir le taureau d'aliments composés du nom de "pienso", qui, trop riche, rendra le taureau énorme. Ce taureau impressionnera le spectateur, mais perdra en agilité, s'écroulant parfois en cours de combat, n'ayant pas l'habitude d'exercices aussi intenses.

Pour pouvoir obtenir des aides de la C.E.E., qui représentent une grande part des entrées d'argent, les éleveurs sont soumis à des identifications strictes de leurs animaux - d'une part, sur les documents transmis aux administrations concernées, d'autre part, sur la bête elle-même.

Les écoles taurines ou l'initiation au sadisme

Écoles privées, elles sont pourtant subventionnées par les collectivités territoriales. A titre d'exemple : la municipalité arlésienne a accordé à son école taurine une subvention de 50 000 F en 1997 et autant en 1998.

Très tôt, dès l'âge de 5 ans pour certains, l'enfant est inscrit dans une école taurine avec plusieurs dizaines d'autres élèves. Il commencera sa morbide formation en s'entraînant sur une botte de paille, puis avec le "carreton", sorte d'engin muni d'une paire de cornes, d'une roue de bicyclette et de deux bras de brouette, que pousseront ou affronteront les écoliers à tour de rôle. Le débutant rencontrera son premier jeune veau lors d'une "capea" où la mise à mort est simulée, puis lors d'une "becerrada" où la mise à mort d'un "becerro" (jeune veau de moins de 2 ans) est bien réelle !

Le jeune, devenu "tueur" n'a pas toujours pleinement conscience de la portée de son acte, croyant même parfois que son "partenaire" s'endort pendant le "jeu", alors qu'il se meurt tout bonnement !

Les apprentis toreros étant inexpérimentés, les "becerradas" sont souvent de véritables boucheries. Ainsi les organisateurs préfèrent-ils présenter une "gentille" "capea" à un public non averti ; les "becerradas" étant plutôt réalisées en privé au "campo".

Ensuite, lorsqu'il aura acquis assez d'expérience, l'étudiant en atrocité devenu "novillero" participera à des "novilladas" sans picador avec de jeunes taureaux ou "novillos" âgés de 2 à 3 ans .

Puis des "novilladas" piquées avec des "novillos" de moins de 4 ans. Avec les "novilladas" commence le rituel de la mutilation de la victime ; un procédé traditionnel chez les "serial-killer". L'élève "méritant" a droit à ses premiers macabres trophées : 1 ou 2 oreilles, ou la queue, ou les 3 à la fois !

Pour finir son "éducation", il recevra l'alternative au cours de laquelle il sera reconnu matador et pourra alors combattre des taureaux plus âgés.

Dans une société où l'on essaie d'endiguer la violence, surtout chez les jeunes, les adultes que nous sommes portent une très lourde responsabilité en encourageant et en incitant de très jeunes enfants à faire subir des sévices à des animaux avant de les assassiner. Enfants d'ailleurs parfois si jeunes que l'on falsifie leur âge afin de pouvoir souscrire un contrat d'assurance, comme ce fut le cas avec la coqueluche des aficionados, El Juli.

Ces écoles sont donc celles du sadisme dans lequel bien souvent les enfants excellent spontanément. Les y encourager est donc doublement criminel. Et les pouvoirs publics qui subventionnent ou laissent faire dans le meilleur des cas, cautionnent ce qui non seulement est condamnable mais relève carrément de la psychiatrie.

**Nous devons donc tout mettre en œuvre pour leur couper les vivres
aux écoles de tauromachie afin de les voir disparaître.**

Alain JORON / Josyane QUERELLE